

La nuit qui précéda la bataille de Bautzen, en 1813, Napoléon, accompagné des maréchaux Berthier et Ney, et du général Labruyère, s'avança jusqu'aux avant-postes à une portée de pistolet des cosaques, il s'assirent tous les quatre par terre, derrière un bloc de rochers. Berthier déroula une carte, et Napoléon prit de ses mains la lunette d'approche. Lorsqu'ils eurent conféré quelques minutes et consulté la carte, le général Labruyère mit un genou en terre, et Napoléon, appuyant la lunette sur son épaule à droite, se tint courbé pendant un quart d'heure, regardant la position de l'ennemi, tantôt la ville de Bautzen, tantôt les hauteurs qui se trouvaient couvertes de canons et d'infanterie russe.

Après cela Napoléon s'étant fait amener un paysan, se mit à lui faire, par l'entreprise de Ney, les questions suivantes :

« Est-il profond, l'ami, ce ruisseau qui va se jeter dans le ravin là-bas à main droite? (C'était le flanc gauche des Russes.) »

« On en a jusqu'au genou, répondit l'Allemand. »

« Le traversez-vous quelquefois en charrette ? »

« Toujours, hors dans le printemps et l'automne; quand les eaux sont hautes. »

« Est-il guéable partout ? »

« Non pas. En certains endroits le fond est rocailleux; mais depuis le petit pont que vous voyez à droite jusqu'à un quart de mille, il n'y a qu'un lit de sable uni et commode. »

L'empereur fut extrêmement satisfait des réponses du paysan allemand, et il parut se trouver en très bonne humeur. Il demanda de l'argent à Berthier, prit une pleine poignée de louis d'or et la donna au paysan, en lui disant : « Tiens, voilà pour boire à la santé de l'empereur des Français ! »

Le manant voulut alors se jeter à ses pieds :

«Un moment, dit Napoléon, connais-tu l'empereur ? »

« Mon, Dieu non, et je meurs d'envie de le voir !

« Eh ! bien, regarde le donc, ajouta-t-il » en lui montrant le maréchal Ney, qui, ouvrant alors son surtout, découvrit son uniforme brodé en or. Le paysan vint aussitôt lui baiser les pieds. Ney l'arrêta et lui dit en riant :

« Ce monsieur se moque de toi..., Voilà l'empereur! » et il désignait Berthier.

Voilà le paysan qui se prosterne devant Berthier, celui-ci qui s'exprimait très-mal en langue allemande, ne peut que montrer du doigt Labruyère en disant :

«Voici l'empereur. » Le paysan allait encore se jeter tout bonnement aux pieds de Labruyère, qui lui dit :

« Je suis trop jeune, mon ami, pour être empereur, mais que ne fais-tu plutôt la révérence à celui qui t'a donné de l'argent.

« C'est juste, répliqua l'Allemand. » Lorsqu'il eut saisi et baisé la main de Napoléon, il ajouta :

« Voilà la main d'or ! »